

guerre entre eux. Mêlés à ces Pères franciscains, à ces Indiens, on voyait quelques courageux colons venus du Mexique, de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande, mais surtout des États-Unis. Ceux-ci appartenaient à cette race vigoureuse, énergique entre toutes, qu'on a nommée la race *yankee*, et qui colonise peu à peu toute l'Amérique du Nord. Parmi ces colons primitifs, perdus dans cette population d'origine anglaise ou espagnole, il y avait quelques Suisses et quelques Français; leurs noms méritent d'être cités. C'étaient, entre autres, le capitaine Sutter, des régiments suisses de Charles X, qui, en 1830, avait quitté la France et l'Europe et s'était exilé comme son roi; puis, deux négociants de Bordeaux qui portaient des noms promis à la viticulture, car ils s'appelaient, l'un, M. Sainsevain, et l'autre, M. Vigne. Ils s'étaient établis dans le sud du pays, où ils fabriquaient des vins de Champagne et de Bordeaux, qui trouvaient malheureusement très-peu d'acheteurs. Quelques balciniers, quelques marins, venus de tous les pays du monde, fréquentaient le magnifique golfe où était assis San Francisco, et faisaient un petit commerce avec les indigènes et les colons dont je viens de parler.

Telle était la population. L'aspect du pays, vous l'avez vu sur les cartes: un rivage presque en ligne droite qui court dans la direction du nord ouest au sud-est. Au milieu, cette magnifique baie de San Francisco, qui entre dans l'intérieur des terres, si large, que toutes les flottes du monde pourraient y tenir à l'aise, et qui communique avec le Pacifique par une embouchure très-étroite qu'on a nommée depuis la *Porte d'or*. Au fond de la baie, deux fleuves, présentant un phénomène singulier: l'un, le San Joachim, venu du sud; l'autre, du nord, le Sacramento; tous deux arrosent de magnifiques campagnes, aux pieds d'une chaîne de montagnes granitiques, aux cimes neigeuses, la Sierra Nevada, qui forme à l'est la limite de la Californie.

Voilà le pays, une bande de terre allongée entre les montagnes et la mer.

Le capitaine Sutter s'était établi sur le lit même du Sacramento et sur l'un de ses affluents. Il avait bâti là une scierie pour débiter des planches. Il avait aussi installé un moulin pour broyer le blé et le maïs cultivés dans le pays. Il vendait ces planches, cette farine aux Indiens, aux baleiniers, aux rares colons de l'endroit.

Le pays, allant de ce pas, aurait pu attendre encore des siècles sans renfermer plus d'habitants. Tout à coup, en 1848, et comme par un fait providentiel, au moment où la Californie venait d'être livrée par les Mexicains au peuple qui pouvait seul la coloniser, aux Américains des États-Unis, l'or fut par hasard découvert.

C'était au mois de janvier. Un ouvrier, un mormon, se rendant au lac Salé, s'était placé comme manœuvre dans le moulin du capitaine Sutter. Il allait un matin lever la vanne qui amenait l'eau au moulin, et qui devait faire tourner les roues. Au moment de procéder à l'opération, il aperçoit dans le coursier (c'est le canal qui conduit l'eau à la roue hydraulique) une matière minérale jaune. Il la prend, l'examine, la porte au capitaine Sutter. Sutter essaye d'attaquer le minéral par l'eau-forte; la substance résiste, et même il remarque que le poids est très-lourd, et comme l'or seul a cette propriété d'être jaune, brillant, lourd, inaltérable par l'eau-forte, on dit: "c'est de l'or!"

On voulut garder le secret; mais rien ne pèse tant qu'un secret. Je ne sais s'il y avait des dames au moulin et à la scierie. Lafontaine, vous le savez, accuse les femmes de savoir moins bien garder un secret que les hommes; le fait est que celui-ci se répandit promptement. Les colons, les baleiniers, les marins qui se trouvaient dans la baie de San Francisco, accoururent et se précipitèrent dans ces champs qui naguère ne produisaient encore que le froment, l'avoine, le maïs, et que depuis on a appelé les *placers*. C'est le nom que les Espagnols de l'Amérique avaient donné dès les premiers temps aux champs qui produisent les pépites d'or.

Ceux des chercheurs qui, favorisés par la fortune, firent d'abord ample récolte, s'empressèrent de s'en aller, et alors ce fut comme une traînée de poudre, presque instantanément le monde entier fut avisé que l'or venait d'être découvert en masse dans les placers de la Californie, et le monde entier se précipita à la curée. Aucun peuple ne manqua à l'appel, pas même celui qui, depuis les premiers temps de l'histoire, n'avait jamais entrepris de grands voyages. Les Kanakés eux-mêmes; perdus dans les îles du Pacifique, les indigènes de Taïti, de Sandwich, accoururent en foule. Les Américains du Nord arrivèrent les premiers, soit par l'isthme de Panama ou par le cap Horn, soit à travers les terres, en franchissant douze cents lieues de solitudes, quelquefois à pied. Beaucoup laissèrent leurs ossements le long du chemin. Avec les Yankees arrivèrent les Mexicains, les Péruviens, les Chiliens, tous les colons de l'Amérique du Sud.

Ce fut ensuite le tour de l'Europe; de l'Angleterre, toujours prête à une colonisation, quelque lointaine qu'elle soit; des Allemands, cette race féconde, qui prend une si large part à l'exploitation agricole des prairies de l'Amérique du Nord. Vinrent aussi ces peuples qui voyagent moins, les Français, les Italiens, les Espagnols; le

monde entier, en un mot, se mit en mouvement. Il vint des nègres d'Afrique, des Hindous, des Birmans, des Siamois. Les Chinois, patients, laborieux, contents de peu, sobres, arrivèrent au nombre de quarante mille avec la pratique du travail de l'or, auquel ils s'étaient déjà livrés dans les îles de la Sonde et dans les placers de leurs pays.

Malheureusement les Chinois sont de race jaune, et je dois vous dire que dans l'Amérique du Nord, bien libérale cependant, on n'admet ou plutôt on n'admettait alors que les hommes de peau blanche. Tous ceux qui étaient de peau jaune, rouge, noire, c'est-à-dire, Chinois, Indiens ou nègres, étaient regardés comme des parias, les derniers de l'espèce humaine. On leur fermait la porte, on leur défendait pour ainsi dire de gagner leur pain en travaillant. De là une haine implacable contre les Chinois. Quand on les vit arriver au nombre de quarante mille, on se demanda s'ils n'envahiraient pas la colonie. Ils faisaient venir du riz, de la soie, de leur pays; ils ne consommaient pas les produits de la localité. On voulut les chasser. Et ne croyez pas que ce soit là une manière d'agir particulière aux Américains; les Anglais en ont fait autant en Australie. Mais partout les Chinois ont résisté par une force d'inertie qui leur est propre; ils supportent toutes les avanies, tout les mauvais traitements, et ils lassent ainsi la patience de leurs persécuteurs. Les quarante mille Chinois sont restés en Californie.

La persécution contre les fils de l'Empire Céleste donna lieu à une singulière proposition de la part d'un journal de San Francisco.

Disons de suite que partout où s'établit la race colonisatrice par excellence, la race anglo-saxonne, il y a toujours trois choses qui sont fondées tout d'abord; de ces trois choses, il y en a deux bonnes et une mauvaise. En premier lieu, on bâtit une église. A quelque culte, à quelque secte qu'ils appartiennent, les Américains mettent toujours leurs entreprises sous la protection de ce pouvoir tout-puissant qui plane au-dessus des pouvoirs de ce monde. La seconde chose qu'ils fondent est un journal. Pour eux, qui savent tous lire et écrire, chez les quels l'instruction est obligatoire, un journal est une des premières nécessités de la vie. La troisième chose qu'ils établissent, ils pourraient bien s'en passer, c'est la taverne, le *bar*, comme ils l'appellent. Après le travail, après la lutte, il faut boire, et ils vont tous à la taverne, grands ou petits; je n'ose pas dire nobles et roturiers. puis-que l'égalité règne en Amérique.

A San Francisco on avait donc des journaux, dès les premiers temps. Un journaliste, voyant la haine qu'on nourrissait contre les Chinois, au moment où l'on avait besoin de tous les bras, remarquant aussi que les Chinois avaient conservé si bien l'amour du sol natal, qu'ils envoyaient les ossements de leurs morts dans leur pays, un journaliste disait: "Comment? vous voulez renvoyer les Chinois, mais c'est notre meilleure marchandise: nous les importons à l'état brut, quand ils sont vivants, et nous les réexportons raffinés, quand ils sont morts. Ce sont nos meilleurs colis. Vivent les Chinois!"

Telles sont, Messieurs, les races diverses qui peuplent encore la Californie. Vous voyez que le monde entier a été convié à la colonisation de ce pays. L'Amérique a dit: "le pays est à tous, hormis aux hommes de couleur (mais jetons un voile sur l'exception; depuis, l'Amérique a changé de ton), le pays est à tous. Que tout le monde accoure." Et tout le monde est accouru!

Ce pays, j'ai essayé de vous l'esquisser. Deux grands fleuves qui viennent, l'un du nord, l'autre du sud, coulent le long du versant occidental de la Sierra-Nevada, et en reçoivent toutes les eaux au moyen de rivières latérales.

Eh bien! Messieurs, c'est dans ces deux grands fleuves, dans les campagnes qu'ils arrosent, dans les rivières, dans tous les cours d'eau qui descendent de la Sierra, que se trouvent les terrains aurifères, c'est-à-dire des amas de gravier, de cailloux roulés, de sable, au milieu desquels l'or existe en brillantes paillettes.

Figurez-vous le lit de la Seine, la campagne autour de Paris, les hauts plateaux qui l'environnent, et tout cela rempli de paillettes d'or, voilà quel était l'aspect du pays. La différence, c'est qu'il n'y a pas d'or autour de Paris, et que malheureusement il ne peut y en avoir, qu'il n'y en a jamais eu. En Californie, au contraire, et dans d'autres pays, comme l'Australie, les Monts-Oural, il y en a; et pourquoi, me direz-vous, n'y en a-t-il pas dans le lit de la Seine, et y en a-t-il dans le lit du Sacramento, du San Joachim, des rivières de l'Australie? Pourquoi? Vons le saurez tout à l'heure.

Ces hautes montagnes de la Sierra-Nevada sont parcourues par des flots de quartz ou cristal de roche compacte. Des veines métalliques, semblables à ces couches d'argile, de pierre à bâtir, de marne, que vous trouvez ici même autour de Paris, mais plus relevées que ces dernières, courent dans l'ardoise et le granit, et pénètrent dans les entrailles du sol. On voit toujours la tête de la veine, et elle est alignée, jalonnée comme une immense muraille; j'en ai suivi une sur plus de soixante lieues. Elle s'élève comme un mur au-dessus du granit et de l'ardoise; c'est une pierre blanche, dure, qui semble défier l'acier.